



Amanda de Mikhaël Hers

Grand garçon et petite fille

par Florence Maillard

Le cinéma de Mikhaël Hers a souvent affaire au deuil et à la tristesse. *Amanda* rejoint cette inspiration d'une manière assez radicale, tout en y puisant sans doute un ressort de délicatesse—c'est de toute façon sa manière, rarement aussi limpide et véloce qu'ici. Difficile de parler du film sans évoquer l'événement qui survient et modifie complètement l'existence des personnages et leurs relations: un attentat qui évoque ceux qu'a connus Paris en 2015, meurtre de masse dans un parc, en l'occurrence une pelouse fréquentée du bois de Vincennes où s'étaient donné rendez-vous Sandrine, jeune mère célibataire, David, son petit frère de 24 ans, et Lena qu'il vient tout juste de rencontrer. David arrive juste après: Sandrine est morte, Lena blessée, mais on ne le saura qu'ensuite. La séquence s'arrête à cette vision surgie de nulle part: des corps ensanglantés étendus dans l'herbe dans un silence assourdissant et la lumière d'une soirée d'été. On peut y voir une forme d'évitement. On peut également voir comment le film fait en sorte de ne pas se laisser aspirer par son propre geste de représentation (partir bille en tête dans

une évocation détaillée du déroulement de cette violence ou d'une vie post-attentat envisagée sous tous ses aspects), et pose ainsi une question: face à cette déchirure violente, est-ce que l'histoire de David et d'Amanda, celle d'un jeune homme qui vit au jour le jour et de sa nièce, orpheline de sept ans, qui vont apprendre à vivre ensemble, s'adopter mutuellement, vaut la peine d'être racontée? Question à laquelle il répond, et met du cœur à répondre: oui.

De là, peut-être, la secrète urgence qui irrigue *Amanda*. Il y a dans le film une attention particulière au rythme, aux rythmes—transformation lente ou épisodes quotidiens, joie retrouvée ou soudaines dépressions, scansion du récit par les lieux et les déplacements (Paris est au cœur du film), là encore quotidiens ou plus importants. Il y a aussi une volonté d'incarner toujours une forme de mouvement et de travailler l'émotion comme une vibration continue, aidée par la légèreté miraculeuse de Vincent Lacoste et sa belle relation, à l'écran, avec Isaure Multrier. Le duo se soutient autour d'un trajet inverse: le jeune homme fébrile et

éparpillé apprend à se lester d'un centre de gravité; l'enfant combative, chagrin retranché à l'intérieur, chemine vers un lâcher-prise. Les deux s'ouvrent, l'un vers l'autre et l'un par l'autre. Le fait est que l'on s'attache très vite aux pas de ce grand garçon et de cette petite fille. Le film réussit des scènes qui disent aussi combien Mikhaël Hers loge précision et légèreté à des niveaux très différents du récit: l'annonce, grave, très simplement filmée, de la mort de sa mère à l'enfant, une brusque montée de colère d'Amanda autour des brosses à dents et la façon piteuse, presque comique dont David se rattrape—et finalement tous les moments où se déplace, s'ajuste la relation de David et Amanda. Mais il faut citer aussi la fin à Wimbledon, véritable *finale* (sans jeu de mots) qui révèle une tension mélodramatique parfaitement assumée. Un rapport se fait jour entre un grand mouvement composé et mille détails et petites émotions précises, comme de petits cours d'eau alimentant une rivière.

Et c'est encore cet étoilement que l'on retient non seulement comme la forme, mais comme la force du film: autour de David et Amanda, les temps différents de la relation amoureuse ou celui du retour vers une mère disparue dans l'enfance façonnent encore un précis des sentiments comme une tectonique subtile; à Paris la blessure ouverte puis en sourdine, la présence militaire, l'inconfort d'une course aux appartements et une sensation de précarité (qui n'est pas la pauvreté mais un certain quotidien de débrouille) côtoient les glissements à vélo, la beauté des lumières changeantes. Et finalement le film emporte aussi parce qu'il s'attache à montrer les lieux et leurs habitants, touchés symboliquement dans cette sorte de havre que constituent les parcs—et l'on sait combien ils sont un motif essentiel chez Mikhaël Hers—comme un grand corps palpitant, bien vivant. ■

AMANDA

France, 2018

Réalisation: Mikhaël Hers

Scénario: Mikhaël Hers, Maud Ameline

Image: Sébastien Buchmann

Musique: Anton Sanko

Montage: Marion Monnier

Interprétation: Vincent Lacoste, Isaure Multrier, Stacy Martin

Production: Pierre Guyard

Distribution: Pyramide

Durée: 1h47

Sortie: 21 novembre